

## Index de recensions

---

Numéro 88, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Index de recensions]. *Brèves littéraires*, (88), 89–118.

## INDEX DES RECENSIONS

Fin 2013, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval avaient publié des livres ou participé à des collectifs au cours des douze mois précédents. Plusieurs de ces ouvrages ont été présentés lors d'un lancement collectif qui a eu lieu à la Maison des arts de Laval, en décembre. Tous ont été annoncés sur le site Web de la SLL.

Les membres en règle de la SLL sont invités à faire parvenir leurs publications récentes à la direction, pour recension dans les prochains numéros de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre, et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue).

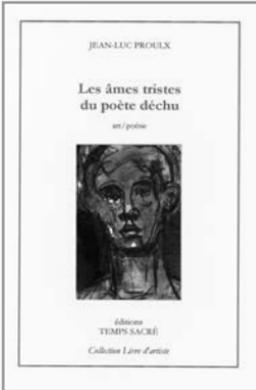
Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont présentées dans ce numéro (suite des recensions parues dans le numéro 87). Les recensions de ce numéro ont été préparées par Jean-Pierre Gaudreau (JPG), Hélène Perras (HP), Leslie Piché (LP) et Danielle Shelton (DS).

---

<b>Allard, Francine.</b> Dans <i>L'absolu... un jour... Hommage à Françoise Loranger</i> , Création Bell'Arte, 2013 / collectif	99
Allard, Francine. Dans <i>Le passeur</i> 31, FQLL / nouvelle	105
<b>Augustin, Yves Patrick.</b> <i>Au bout du petit matin Hommage à Aimé Césaire</i> , L'Harmattan (Paris) / poésie	95
Augustin, Yves Patrick. Dans <i>Carquois</i> vol. 12 no 5, vol. 13 no 1 / poésie	101
<b>Beaulieu, Germaine.</b> <i>Repères du silence</i> , l'Hexagone / poésie	94
<b>Beauséjour, Ginette.</b> Dans <i>Le passeur</i> 31, FQLL / micro-nouvelle	105
<b>Belleau, Janick.</b> Dans <i>Haïku Canada Review</i> , vol. 7 no 2 / haïku	102
Belleau, Janick. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 18 / tanka	98
<b>Belu, Françoise.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, 31, FQLL / poésie	105
<b>Berger, Maxianne.</b> Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 18, 19 / essai et poésie japonaise	98
Berger, Maxianne. Dans <i>Gong</i> 41/ tanka (recension)	102
Berger, Maxianne (codir.). <i>Nuages d'octobre, anthologie de tanka 2013</i> , Petits nuages, 2013 / tanka	99
<b>Berthiaume, Laurent.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / micro-nouvelle	105
<b>Bisaillon, Marcelle.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, 31, FQLL / poésie	105
<b>Bonneau, France.</b> Dans <i>Carquois</i> vol. 12 no 5, vol. 13 no 1 / poésie	101

Bonneau, France. Dans <i>Le passeur</i> 30, 31, FQLL / poésie	105
<b>Bonneville, Lise.</b> <i>Novella et nouvelles de la Révolution tranquille</i> , Les Francophiles / nouvelles	118
<b>Bouchardy-Gauthier, Ariane.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / poésie	105
<b>Chabot, Denis-Martin.</b> <i>Le journal intime de Dominique Blondin</i> , L'Interdit, 2013 / roman illustré	116
Chabot, Denis-Martin. <i>Manigances, Dédicaces</i> / roman	117
Chabot, Denis-Martin. Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / nouvelle	105
<b>Constant, Joëlle.</b> <i>Amour &amp; Délices</i> , Conel, 2012 / poésie	96
Constant, Joëlle. <i>Sans dieux et sans idoles</i> , Conel, 2013 / entretien	97
<b>D'Amico, Lisa.</b> Dans <i>Le passeur</i> 31, FQLL / micronouvelle	105
<b>De Pelteau, Claire.</b> Dans <i>Constellations</i> , Atelier d'écriture AREQ-ARSSMI, 2013 / poésie	100
<b>Descôteaux, Diane, et al.</b> <i>La luciole attend la nuit pour briller</i> , L'Harmattan (Cameroun) / haïku	101
Descôteaux, Diane. Dans <i>Carquois</i> vol. 12 no 5, vol. 13 no 1 / haïku	101
Descôteaux, Diane. Dans <i>Anthologie Au bonheur d'écrire</i> , Les Dossiers d'Aquitaine, 2013 / haïku	102
Descôteaux, Diane. Dans <i>Haïku Antologie internationala</i> , Editura Societatii Scriitorilor Romani / haïlu	102
Descôteaux, Diane. Dans <i>Haïku Canada Review</i> , vol. 7 no 2 / haïku	102
Descôteaux, Diane. Dans <i>Gong</i> 41/ haïku (recension)	102
Descôteaux, Diane. Dans <i>Haïkool</i> , L'Iroli (France), 2013 / haïku	103
Descôteaux, Diane. Dans <i>Le passeur</i> 30, 31, FQLL / poésie classique, haïku	105
<b>Diraka, Vincent.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / poésie	105
<b>Drouin, Claude.</b> <i>Passerelle ouest L'assomptionnet autres lieux</i> , Claude Drouin éditeur, 2013 / carnet de voyage poétique	106
Drouin, Claude. <i>Les années de tendresse dans les bras des femmes</i> , Claude Drouin éditeur, 2013 / récit biographique	107
Drouin, Claude. Dans <i>Le passeur</i> 30, 31, FQLL / micronouvelle et nouvelle	105
<b>Duff, Micheline.</b> <i>Pour les sans-voix</i> , volet 3 « Une place au soleil », Québec Amérique, 2013 / roman	112
<b>Dupuis, Marie.</b> Dans <i>Anthologie Au bonheur d'écrire</i> , Les Dossiers d'Aquitaine, 2013 / récit	102
<b>Joachim, Monique.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, 31, FQLL / poésie	105
<b>Landry, Céline.</b> Dans <i>L'écho de l'étroit chemin</i> 7 / haïbun	104

Landry, Céline. Dans <i>Haiku Canada Review</i> , vol. 7 no 2 / haïku	102
Landry, Céline. Dans <i>Gong</i> 41 / haïku	103
<b>Landry, Diane.</b> Dans <i>Main blanche</i> , vol. 18 no 3, UQÀM / micronouvelle	117
<b>Lange, Nancy R.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / poésie	105
<b>Lizée, Gérald.</b> <i>Le pacte Andromède Révélation</i> s, CyberConcept / science-fiction	113
<b>Maillé, Marc.</b> <i>Silence ! On tourne la page</i> , MFR éditeur, 2012 / roman policier	110
<b>Mercier, François.</b> <i>Les rendez-vous secrets, Nouvelle optique</i> , 2009 / roman	111
<b>Minguez, Francine.</b> Dans <i>Haïkool</i> , L'Iroli (France), 2013 / haïku	103
Minguez, Francine. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 19 / tensaku	98
Minguez, Francine. Dans <i>Haiku Canada Review</i> , vol. 7 no 2 / haïku	102
<b>Mondou, Pierre (Le Pierrot de Lune).</b> <i>Derrière le masque des rêves</i> , tome II, Les deux frères S.E.N.C., 2013 / poésie	96
Mondou, Pierre. Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / poésie	105
<b>Pagé, Monique.</b> Dans <i>Carquois</i> vol. 12 no 5, vol. 13 no 1 / poésie	101
Pagé, Monique. Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / nouvelle	105
<b>Pelletier, Claire.</b> <i>Les dé boires de la veuve</i> , Première chance, 2013 / récit	109
<b>Pelletier, Luce.</b> Dans <i>Haiku Canada Review</i> , vol. 7 no 2 / haïku	102
<b>Perras, Hélène.</b> <i>Un homme en sarrau blanc</i> , Carte blanche, 2013 / récit biographique	108
<b>Proulx, Jean-Luc.</b> <i>Les âmes tristes du poète déchu</i> , Temps sacré, 2013 / livre d'artiste	92
<b>Racine, Cécile.</b> <i>Moi, Éloïze</i> , Book Edition / roman	114
Racine, Cécile, et al. <i>C'est la faute de notre père</i> , Book Edition / roman	115
<b>Roguet, Gislaine.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / poésie	105
<b>Shelton, Danielle.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / nouvelle	104
<b>Warren, R A.</b> Dans <i>Le passeur</i> 30, FQLL / haïku	105



**JEAN-LUC PROULX**  
*Les âmes tristes du poète déchu*  
 collection « Livre d'artiste »  
 Temps sacré, 2013, 42 p.

DS

*Les âmes tristes du poète déchu* est un livre d'artiste aussi soigné qu'inspiré, publié au Temps sacré. Il est né en secret dans « une chambre d'édition intimiste et artisanale » comme Jean-Luc Proulx se plaît à qualifier sa micro-maison d'autoédition.

Ce bel ouvrage constitue le « recueil-catalogue partiel » d'une exposition art et poésie présentée à la maison de la culture Rivière-des-Prairies, à l'automne 2013. Le poète artiste et éditeur – l'homme-orchestre, en somme – qualifie son travail par ces mots : « autonome en soi et évolutif ». Ces extraits (p. 18, 20, 36) et cette image (p. 30) agissent en révélateurs d'une succession de questions qui créent un mouvement hallucinant à la fois introspectif et intrusif : que cherche le visiteur ? que font le lecteur et l'actrice ? que veut le portrait, sinon « être vu tel quel » (p. 12) ?

*Je me demande comment  
 la beauté parfois  
 comment l'art est  
 comment l'écriture*



*Je me demande comment  
 la poésie parfois  
 comment la nuit brille  
 comment tu l'écris  
 et la libères  
 du noir*

*du noir noir  
 où tout est retourné  
 le profond, l'éthéré  
 il ressort  
 il ressort éveillé  
 en revient à l'art  
 au creux du geste  
 à la danse, éperdu  
 pour enfin redevenir lui-même  
 corps vibrant  
 corps amoureux  
 corps cœur âme esprit  
 oraison*

*Cri retenu*



*Nuit d'auteurs  
ou  
Qui écrit,  
écrit pour blanchir la nuit  
(p. 19)*

L'écriture poétique de Jean-Luc Proulx, foisonnante de symboles, est mise en scène. Ses mots demandent à être lus par sa voix. Le lecteur la lui emprunte malgré lui. Il a la voix triste du poète et le regard silencieux et fécond du lecteur. Que faire sinon chercher une lumière surgie des noirceurs ? Le poète éclaire puis brouille les pistes, jouant en tons de gris sur fond rouge : « derrière les yeux se déploient des abîmes profonds » (p. 13). Les yeux « s'ouvrent ici à l'espérance digne », « s'attristent devant l'ombre peinte d'or », « enflamment ici le provisoire, l'éphémère, l'instant » (p. 25) ...

Puis, c'est l'entracte. Bach, le *Clavier bien tempéré*. Des pages blanches de joies, de féerie et de rédemption. Des cadres pour portraits blancs et tableaux aveuglés. Le poète se défait de lui-même. Il court sur la piste en « réinventant ses silences », il court vers l'étoile qui « seule suffit à la lumière pour exister » (p. 37).

On lit, on s'imprègne des mots noirs, des mots gris, des dessins des visages, des photographies des sculptures abstraites (des images en couleur, collées à la main). On ne comprend pas tout mais on reste présent, on habite le livre, on le manipule comme un objet précieux, on le referme pour le rouvrir sur l'exergue, une citation d'El Greco (1541-1614), peintre de l'école espagnole : « *Le noir est la couleur de l'esprit. Ultimement, le poète en fait sa lumière.* » Peut-être même alors, est-on tenté de retourner à la conclusion glissée dans une petite enveloppe noire collée en 3<sup>e</sup> de couverture : « *Rouge Poésie si tes yeux racontent ici l'énigme du regard* ». Et finalement – si on a eu la chance d'y être –, on se souvient du 16 mars 2012 : ce soir-là, à un micro ouvert de la Société littéraire de Laval au Café Le Signet, Jean-Luc Proulx, artiste en art visuel et poète, mettait en scène sa première performance et créait les éditions Temps sacré. Peu après, il publiait un premier recueil : *Le fleuve d'or III Rouge est ton feu* (recension *Brèves* 85, p. 103).



GERMAINE BEAULIEU

*Repères du silence*

l'Hexagone, 2013, 120 p.

JPG

Écrivaine prolifique et reconnue dans le paysage littéraire québécois, Germaine Beaulieu vient de faire paraître son quinzième livre de poésie. *Repères du silence* est une œuvre directement inspirée par la perte d'un être proche, ici un frère de l'auteure. Il s'agit d'une méditation intime et substantielle sur la mort à l'occasion du rôle de *vigile* (p. 37) exercé par la narratrice auprès de l'agonisant.

Dès le début de l'ouvrage, l'écriture est affirmée comme une force, un recours vivifiant : *la poésie porte / la profondeur des marées* (p. 11), *le poème saisit / souffle de l'instant* (p. 13), *le texte respire* (p. 13). Malgré les sentiments de *l'éphémère* (p. 22), de *l'absurde* (p. 24), de *la terreur* (p. 33), de *l'implosion de soi* (p. 63) et du *vide* (p. 99) face à la mort, la proximité de la finitude s'ouvre à *une lueur viable* (p. 63), *aux yeux [qui] fulgurent* (p. 35), à cette *boule de cristal / [qui] décode les signaux* (p. 53) où celui qui n'existe plus devient *poussière d'or / sur fond d'azur / petite céphéide* (p. 70). Ce parcours aux *frontières* (p. 41) du vivant, à la *jonction des mondes* (p. 11), *au carrefour des paysages* (p. 24) semble conduire à un *lieu de naissance* (p. 42) où *éclate / la géométrie / de l'espace et du temps* (p. 66) comme *méduse dans l'espace sidéral* (p. 87). Cet imaginaire cosmogonique rappelle un peu la poétique illuminante du Fernand Ouellette des *Heures* ou de *L'Inoubliable* : *tu quittes le seuil / des diamants en fleurs* (p. 50), *sur la ligne de front / tu toises l'éclair* (p. 45). Et cette émouvante interrogation ultime : *où es-tu mon frère / ton corps se transmue // où es-tu* (p. 53). Au chevet du mourant, la poète est *saisi[e] par la solitude* (p. 67) : *à une seconde de la mort / je te disais je t'aime // après toi / puis-je envier mon existence* (p. 55).

Ci-dessous : poème p. 78

les comètes lumineuses  
jouets mobiles  
suspendus dans le noir  
l'œil pérégrine

parmi les mortels  
un nouveau-né  
le reflet de l'aube  
s'agrandit

Sculptée dans une langue aussi concise qu'efficace et musicale (entendez ces deux vers : *tes mains désertes / remplies d'effroi* – p. 62), l'écriture de Beaulieu nous met dans un état d'intériorité et de recueillement propre à l'exploration de ces *Repères du silence* dont nous avons tous besoin. Ce beau livre permet d'apprivoiser plus paisiblement *le monde [qui] s'efface* (p. 42), *ce mystérieux trou noir* (p. 63) *de la dernière scène* (p. 93).



YVES PATRICK AUGUSTIN  
*Au bout du petit matin*  
Hommage à Aimé Césaire  
L'Harmattan (Paris), 2013, 83 p.

LP

Renouer avec le poète du Poète. Savourer le titre (surtout si vous connaissez son œuvre). Lire la table des poèmes avant d'en entamer la lecture. Se recueillir pour bien entendre la Voix du Poète Aimé Césaire dans les mots d'Yves Patrick Augustin. Apprécier les thèmes, revisités : l'exil, le migrant, l'exalté, l'aimée.

Yves Patrick Augustin, moins candide nous a-t-il semblé, se livre en toute franchise dans *Fais moi...* « Mon amour, je viens vers toi te révéler / Les plus hautes contrées de mon silence et leurs secrets » (p. 30). Poète toujours habité du même souffle d'un recueil à l'autre, il nous berce et nous inculque sa fièvre exaltée. Avec *Viendra le temps*, son prêche devient antidote au cynisme ambiant : « Nous sommes le chant et la prière, / La semence nocturne de l'espoir, / La constellation de toutes les joies avortées. // [...] // Viendra le temps : / L'aube a scellé nos ombres angoissées / Pour la naissance d'un jour plus éclatant / Qu'un matin de résurrection » (p. 31).

Davantage incarné, Yves Patrick n'est plus aussi naïf. Il comprend le moteur du tourment qui nourrit l'œuvre et en assume l'expression dans *Laisse-moi chanter*. « La mémoire est une dure écharde dans la chair du temps / Qui me garde comme geôlier [...] // [...] La liberté, c'est la voix du poète qui arrache l'homme / du cachot du désespoir » (p. 36). La critique, plus acerbe également, lui fait gronder sa colère dans *Au bout du petit matin de tes songes*, en écho à Aimé Césaire : « Le monde d'aujourd'hui est un vaste mensonge / Où celui qui brandit la charte des droits de l'homme / Construit l'horreur avec l'envers de son langage. [...] // Au bout du petit matin de tes songes, / Poète, nous poursuivons notre longue marche, / Accrochés l'un à l'autre, corps multiple, / Dénaturés par la souffrance » (p. 41).

Mais, Yves Patrick Augustin nous offre une ébauche de réponse à son questionnement et en martèle chaque mot dans son magnifique poème *Il n'est point vrai...* À lui seul, ce texte cristallise l'essence de la quête du poète, et tous ses thèmes de prédilection s'y retrouvent. Il faut le lire à voix haute (p. 55) : « Il n'est point vrai que les tam-tams de la révolte / Sont muets pour toujours / Depuis ce tiède petit matin d'avril. // Il n'est point vrai.. // Il n'est point vrai que le silence enfermera / La mémoire du poète dans l'oubli. // [...] »

Pour l'amour, il y aura toujours ses autres poèmes...



**LE PIERROT DE LUNE**  
 (pseudonyme de PIERRE MONDOU)  
*Derrière le masque des rêves*, tome II  
 Les deux frères S.E.N.C., 2013, 84 p.

DS

Pierre Mondou a fait paraître le deuxième tome de sa suite poétique *Derrière le masque des rêves*, à compte d'auteur tout comme le précédent. La couverture indique déjà un désir de continuité : l'auteur théâtralise dans un plan debout son personnage, un Pierrot dans les nuages, avec demi-masque et gants blancs, comme il le joue sur scène lors de la lecture de ses poèmes. Les saisons ont guidé l'ordonnancement d'une partie des textes : l'hiver – Noël notamment – succède aux souvenirs d'été.

Notons : quelques néologismes séduisants – « Se baume la nuit », « Luge le temps » (p. 72) ; deux métaphores inspirées par un même végétal – « De poser nénuphars / Mes pieds sous la pluie » (p. 15), « Se tiennent nénuphars / Nos deux ombres sur la glace » (p. 61) ; et finalement deux vers qui associent les images précédentes – « J'ai les pieds liquides / Sur la glace des ans » (p. 81). Il y d'autres belles images, par exemple : « Toutes ces pensées profondes / Qu'on repêche à la main » (p. 20) ; « Dessiner des ronds / Sur des briques carrées » (p. 23) ; « Se coucher à plat / Sur des miroirs de bois » (p. 25) et cette strophe qui ramène à la mémoire l'« arpège du temps » qui, dans le recueil précédent, se jouait « sans en perdre la rime » sur un piano-jouet (t. 1, p. 50, recensé dans *Brèves* 84) :

*Enfin, être au piano  
 Pour faire un duo  
 Perdre ses idées  
 Se retrouver en solo*

(p. 26)



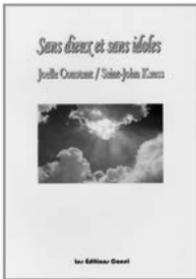
**JOËLLE CONSTANT**  
*Amour & Délices*  
 Conel, 2012, 76 p.

DS

Ce recueil s'inscrit dans la continuité de la démarche d'écriture de Joëlle Constant, sous le patronage d'une illustre devancière, Ida Faubert, la grande dame de la poésie haïtienne qui savait si bien parler de l'amour » (p. 6). Le préfacier de Port-au-Prince, André Vilaire Chéry, exprime on ne peut mieux la personnalité de l'auteure, qui « ne se laisse pas entraver, à l'écrit, par les marques formelles du rythme et de la prosodie ». Il

parle du « juste équilibre entre ce qui lui est offert en cadeau par sa Muse et ce qu'elle décide de faire de cette offrande. » Il rappelle un célèbre mot de Paul Valéry : « Le premier vers, les dieux nous le donnent », mais c'est à nous de travailler pour faire en sorte que les suivants soient « dignes de leur aîné surnaturel ». Il prend acte du talent naturel de Joëlle Constant, de ses « heureuses dispositions », de sa « spontanéité » et de la « fraîcheur de ses poèmes » et attend d'elle « d'autres œuvres à venir, encore plus riches et plus belles » (p. 6 à 8).

Le poème « Dans le jardin d'à côté » manie bien la métaphore et le vocabulaire inusité : « À l'invite à te laisser aller / Tu te trisses, tu te débines / Et abandonnes sans discours / Le fruit talé / Autrefois délicieux à ton palais » (p. 22). Dans « Fou désir », la poète utilise la non-concordance des temps, comme pour créer un poème à deux voix : « Je n'avais pas le courage / De te dire non / Ce serait déshonorer l'amour // [...] // Je n'avais pas l'envie / De contredire mes propos / Ce serait manquer / De constance // [...] » (p. 41, 42). Dans « Déclaration », elle « plonge dans cette dimension / Où la tromperie ne peut plus perdurer » et la « voilà qui commence déjà / [S]es arabesques près du scaphandrier » (p. 47). Immédiatement après, dans « Coup de foudre », elle appelle une « résurrection / Qui fera disparaître / Les vestiges laissés par ces truands » (p. 53). « L'amour, toujours l'amour » ? Oui, mais en contrepoids, le désamour : « point de touchers au sirop d'orgeat / plus de couches fileuses et nocturnes / plus de sérénades à l'embrasure / des portes de la duchesse » (p. 74). Ici et là, Joëlle Constant livre déjà des fragments de sa poésie à venir.



JOËLLE CONSTANT  
*Sans dieux et sans idoles*  
 Conel, 2013, 101 p.

DS Si l'entretien se rencontre souvent en journalisme, il est plus rare qu'il approfondisse un sujet et soit publié dans un recueil. C'est le cas avec *Sans dieux et sans idoles*. Dans cette publication, Joëlle Constant s'est mise à l'écoute, à l'échange plus exactement.

On l'a vu à la page précédente, Joëlle Constant est poète, mais elle est également pasteure et dans son ministère, elle fréquente l'écrivain Saint-John Kauss. Dans ce livre, elle s'entretient avec lui sur la métaphysique, la religion et la mort, dans un contexte chrétien. Il s'agit d'une suite à *Dialogues sur Dieu*, un travail de pastorale et d'évangélisation. Avec lucidité,

Joëlle prévient le lecteur dans un avant-propos : « deux points de vue contestables, mais complémentaires... un entretien empreint de sincérité et de spontanéité... » Un lecteur a commenté le recueil sur le site Web Aquarium, à la page de John Nelson, alias Saint-John Kauss : « Sur le plan littéraire, ce rigoureux dialogue pour l'édification des croyants et même des non-croyants vaut la peine d'être lu. » Si, comme le rapporte Joëlle Constant, « Dieu murmure dans nos moments de joie », il lui arrive d'être près d'elle.



MAXIANNE BERGER

« Histoire et évolution du tanka –  
Kyoka II - Le sifflement du moustique » et  
« Tout sentir », suite de tanka à deux voix dans  
*Revue du tanka francophone* 18,  
p. 10 à 19 et 67 à 69.  
« Les pruches : tensaku d'un tanka  
de FRANCINE MINGUEZ »  
dans *Revue du tanka francophone* 19, p. 37 à 47.

La revue du tanka francophone a cinq ans. Son directeur, Patrick Simon, a interrogé les membres de son jury sur leurs critères de notations des tanka proposés pour publication. Maxianne Berger conclut ainsi sa réponse : « Bref, je cherche la simplicité d'une seule fleur dans un vase raku – parfums et ombres sous-entendus » (18, p. 6).

Elle poursuit avec un second article sur le kyoka (premier article recensé dans *Brèves* 86). Après le tanka paillard, elle s'intéresse au tanka engagé qui suit la même règle de dissimulation « derrière une apparence bénigne ». Dans cet esprit, elle a intitulé son essai : « Le sifflement du moustique ». Elle donne en exemple un poème du 18<sup>e</sup> siècle qui « satirise [...] les samouraïs en les comparant à des moustiques [...] qui sifflent mal ». Allusion et calembour, les deux éléments du kyoka, sont réunis. Le Japon s'étant démocratisé, ce genre littéraire a perdu de son intérêt pour « le poète-bouffon engagé » : « Nous n'avons plus besoin du kyoka, écrit Aya Yuhki du Nihon Kajin Club, pour critiquer le gouvernement » (p. 10 à 19). Maxianne se joint plus loin à Mike Montreuil pour proposer une suite de tanka à deux voix intitulée « Tout sentir » (p. 67 à 69). Si les tanka n'ont pas de titre, les suites en ont. Plus loin encore, il est mentionné que Maxianne Berger et une autre collaboratrice régulière de la revue, JANICK BELLEAU, ont mérité la cote Excellent au concours du 7<sup>e</sup> Festival international du tanka de la Société japonaise des poètes de tanka. Elles ont adapté en français leur texte écrit en anglais (p. 73), pour le bénéfice du lectorat de cette revue spécialisée.

DS

Dans le numéro suivant de la revue, Maxianne livre le tensaku d'un tanka de FRANCINE MINGUEZ, une autre membre de la SLL. L'article est intitulé « Les pruches », du nom de l'arbre montré sur l'aquarelle (reproduite en couleur) qui a inspiré le poème. L'article s'ouvre sur une explication bienvenue de ce qu'est un tensaku : un accompagnement éditorial personnalisé (fait ici par courriel) en vue de l'amélioration d'un tanka au départ imparfait. L'article non seulement montre les étapes de réécriture, mais donne les explications de la haïjin et les commentaires de la poète en apprentissage. « Plusieurs pistes n'ont abouti qu'à des impasses, écrit Maxianne Berger en conclusion. Mais lorsqu'un poème mérite de l'attention, cette attention sera récompensée autant par l'apprentissage de la poétique que par la forme aboutie du poème lui-même » (p. 47). Une démarche vraiment intéressante, également expérimentée avec Claude Drouin dans le numéro 16 de la revue (recensée dans *Brèves* 86).



### Erratum

Les collectifs de tanka dirigés par MAXIANNE BERGER et Mike Montreuil et publiés aux Éditions des petits nuages ne sont pas des publications à compte d'auteur, contrairement à ce qui a été écrit dans *Brèves* 87.



### FRANCINE ALLARD

Dans *L'absolu... un jour...*

*Hommage à Françoise Loranger*

Création Bell'Arte, 2013, 220 p., p. 130-136.

DS

Dans la foulée du Prix Françoise-Loranger créé en 2011 par l'Association des auteurs de la Montérégie, cette dernière s'est associée à la Corporation Champs Vallons de Lanaudière pour rendre un nouvel hommage à la regrettée dramaturge qui aurait fêté ses 100 ans. Pendant que l'artiste et éditrice Ginette Trépanier rendait son hommage sous forme d'installations et d'encres calligraphiées en tons de gris, Brigitte Purkhardt, la directrice littéraire, sollicitait la participation de gens de théâtre, qui ont livré des souvenirs, des anecdotes, et celle de gens de plume, tous inspirés par l'œuvre de Françoise Loranger, l'auteure de l'inoubliable « Sous le signe du lion ». Le tout réussit à concilier les genres : témoignage, essai, récit, poésie, lettre, nouvelle, anecdote, théâtre, jeu-questionnaire. Parmi les auteurs, l'écrivaine Francine Allard, membre de la SLL. Le style de l'hommage :

une lettre fictive d'une amie d'enfance prénommée Micheline qui, en 1965, assiste à la pièce de théâtre *Une maison... un jour...* (avec les deux points de suspension qui ont sans doute inspiré le titre du collectif). Elle était la fille de la femme de ménage de la famille de la jeune Françoise. Un texte moins convenu qu'il n'y paraît. Deux images sont particulièrement intéressantes. L'auteure de la lettre écrit : « J'ai eu l'impression qu'en écrivant ta pièce, tu n'as pas cherché à expliquer quelque chose, mais que tu as toi-même cherché à comprendre quelque chose » (p. 134). Et cette autre phrase où l'on reconnaît l'humour de Francine Allard : « Je suis devenue une femme heureuse puisque j'ai vu, tout au long de ma tendre enfance, tout ce qui manquait à mon bonheur » (p. 136).



CLAIRE DE PELTEAU  
Dans *Constellations*  
Atelier d'écriture AREQ-ARSSMI  
2013, 220 p., p. 37-58.

Claire De Pelteau participe au collectif *Constellations*, un recueil de textes soulignant le dixième anniversaire des ateliers d'écriture de deux associations : l'AREQ (Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec) et l'ARSSMI (Association des retraités scolaires de la Seigneurie-des-Mille-Îles). La préface de Pierre Gratton avertit le lecteur : « Nous sommes des apprentis découvrant ensemble la richesse de la création et de la vie intellectuelle » (p. 11). Une note renvoie directement à l'annexe d'Yvan Landry intitulée « Petite histoire d'un atelier de haute écriture » (p. 210, 211).

DS

Dans une liste des vingt-et-un auteurs ayant publié dans les collectifs de l'atelier, Claire De Pelteau est la seule à l'avoir fait chaque année. Elle propose vingt poèmes dans celui-ci. Un aphorisme s'est inséré dans « Coin de table », peut-être à son insu : « Nommer le jour / n'abrège pas l'instant » (p. 39). Du poème « Une lampe », citons la deuxième des trois strophes « Au terrier des mémoires / se joue le kaléidoscope / réveillant le faisceau / de nos actes enchevêtrés » (p. 49). Et tout le poème « L'immobilité » : « L'improviste surprend / nous y réfléchissons fort peu // Rare est la certitude / elle contourne la mobilité // L'anecdote surprend / l'émotion s'en ressent // La transition allège / elle esquisse le parcours // De l'immobilité émane / tant d'enchantements (p. 50). Dans les remerciements : le nom de Claire De Pelteau « qui a eu l'idée d'un atelier d'écriture en septembre 2013. » Elle en est la coordonnatrice.



DIANE DESCÔTEAUX (coauteure)  
*La luciole attend la nuit pour briller*  
 L'Harmattan (Cameroun), 2013, 104 p.

DS

Diane Descôteaux a publié un recueil de haïku à deux voix : *La luciole attend la nuit pour briller*. Qui est cette deuxième voix ? Gervais de Collins Noumsi Bouopda, un Camerounais, président de l'Union internationale des écrivains pour la paix. Eh oui ! une Québécoise pratique l'art de la poésie japonaise en Afrique ! Qu'en dit le préfacier « italien » Giovanni Dotoli ? « La collaboration des deux poètes marche... de haïku en haïku, vers l'amour, le sensuel et le sexuel, le matériel et le spirituel. Les murs tombent, les corps se parlent... » (p. 13). On ne saurait mieux dire... Écoutons-les, elle d'abord, lui ensuite.

*il aime mes yeux  
 mon sourire et ma peau blanche –  
 ce n'est pas sérieux*

*Il tombe des cordes –  
 plutôt que d'aller en classe  
 prolonger la nuit*

Notons en couverture et dans le recueil des illustrations minimalistes fort bien senties du renommé peintre roumain Ion Codrescu, qui a déjà collaboré avec la poète (voir, par exemple, leur haïga dans *Brèves* 85, p. 38). En somme, une danse à trois voix plutôt qu'à deux. De la « vraie » poésie amoureuse qui cache une histoire d'amour ? Diane ne le dira pas.



DIANE DESCÔTEAUX a fait paraître plusieurs textes en collectifs. Dans les revues *Carquois* vol. 12, no 5 et vol. 13 no 1, elle propose deux suites de haïku et d'autres, épars, tous inspirés de voyage. Collaborent aussi à ces numéros : YVES PATRICK AUGUSTIN FRANCE BONNEAU, et MONIQUE PAGÉ.

Dans *Anthologie Au Bonheur d'écrire*, parue en France chez Les Dossiers d'Aquitaine, DIANE DESCÔTEAUX regroupe vingt haïku rimés (selon sa manière), sous le titre : « Ô poésie, quand tu nous tiens ! » (p. 188). Parmi eux, celui choisi en exergue de ce numéro de *Brèves littéraires*.

Dans ce même collectif, un récit philosophique de MARIE DUPUIS : « Écrire » (p. 52).

*Écrire, c'est aussi faire des rencontres inattendues,  
se gaver de mûres sauvages, rire de ses élucubrations  
diurnes et nager au-dessus des nuages.*

Revenons à la toujours prolifique DIANE DESCÔTEAUX. Dans *Haïku Anthologie internationale*, recueil édité en Roumanie, elle représente le Canada avec neuf haïku en français, traduits en roumain (et une note biographique élogieuse).

*La fin de l'été –  
le reflet fixe des pales  
refroidit mon thé*

DIANE DESCÔTEAUX (p. 65)

DIANE DESCÔTEAUX collabore aussi à un numéro de *Haïku Canada Review*, vol. 7 no 2, une revue bilingue éditée par l'association canadienne de haïku, en Ontario. Quatre autres membres de la SLL y publient des haïku sur le thème « Nourritures », le tout sous la direction de Micheline Beaudry.

*entre tous, l'érable  
plus qu'emblème national  
de l'arbre à la table*

DIANE DESCÔTEAUX (p. 17)

*vol plané des samares  
et des premiers papillons blancs  
notre dîner spectacle*

JANICK BELLEAU (p. 19)

*cueillir une à une  
les framboises sauvages  
sourde à ton appel*

LUCE PELLETIER (p. 22)

Ce haïku de LUCE PELLETIER est extrait de *Y marcher jusqu'à l'orée* (recension *Brèves* 86). Voir aussi les haïku de FRANCINE MINGUEZ (p. 18) et CÉLINE LANDRY (p. 20).

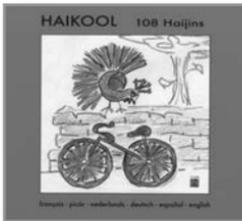
Le nom de DIANE DESCÔTEAUX est également cité dans la revue *Gong* de l'Association francophone de haïku, qui a son siège social en France. En fait, cette revue recense l'anthologie roumaine dont il a été question plus haut. Il fait de même pour *Nuages d'octobre*, l'anthologie de tanka des éditions Petits

Nuages, codirigée par MAXIANNE BERGER (recension *Brèves* 87). Signalons, dans la section thématique « Vieillesse », un haïku de CÉLINE LANDRY.

*Même en plein hiver  
des cigales dans mon oreille  
appareil auditif*

CÉLINE LANDRY (p. 60)

Poursuivons avec un drôle de collectif, dans le ton du « Dossier HUMOUR » de ce numéro de *Brèves littéraires*.



FRANCINE MINGUEZ  
DIANE DESCÔTEAUX  
Dans *Haïkool 108 haïjins*  
Éditions L'iroli (France)  
2013, 142 p., p. 34, 123

DS

Deux membres de la SLL ont participé à *Haïkool*, un collectif de haïku facétieux édité chez L'iroli en cinq langues (français, picàr, nerderlands, deutsch, español, english). Ce joyeux ouvrage est de plus illustré par des caricatures des auteurs.

Les reconnaissez-vous ?



*pleurer l'hiver  
sous de chaudes pelures  
d'oignon*

FRANCINE MINGUEZ (p. 123)

*le deux février –  
l'hiver aussi long que l'ombre  
de Fred la marmotte*

DIANE DESCÔTEAUX (p. 34)

L'éditrice a cherché à provoquer des « Hahaha ! » entraînant rien de moins qu'une « prise de conscience de l'absurdité de l'existence ». L'humour « va du grossier au subtil, de l'insouciance à la joie maligne ». Il s'agissait d'« apprivoiser l'esprit comique du haïku », de « l'adapter à nos cultures occidentales » (p. 7-8). Le pari a bien été relevé par nos deux Québécoises.



**CÉLINE LANDRY**  
 « D'homme et de neige »  
 Dans *L'écho de l'étroit chemin* 7  
 Association francophone  
 des auteurs de haïbun, 54 p., p. 31, 32.

DS

Après avoir participé aux numéros 5 et 6 de la revue virtuelle trimestrielle *L'écho de l'étroit chemin*, spécialisée dans le haïbun (recensions *Brèves* 86 et 87), Céline Landry revient dans le numéro 7 avec un texte sur le thème de « La voix », auquel elle a donné un titre particulièrement évocateur et poétique : « D'homme et de neige ». Et c'est dans la forêt qu'elle épie un vieil homme dont les raquettes crissent sur la croûte de neige. Sur fond de respiration feutrée, on entend le craquement des arbres et l'affolement des bêtes. Le soir, au lit, « il refait son parcours, se demande si le renard a attrapé le lièvre, si les chevreuils survivront à une autre bordée de neige. » Des mots simples, beaucoup d'émotion !

Il est de plus en plus facile de naviguer sur [issuu.com](http://issuu.com) pour feuilleter la revue. Comme nous l'écrivions dans *Brèves* 87, il a bien fallu s'habituer, en venir à apprécier ce format virtuel. D'autant plus que depuis le printemps 2013, il nous est proposé de lire *Le passeur*, la revue convertie au virtuel de la Fédération québécoise du loisir littéraire, en libre service à la même adresse Internet.



**DANIELLE SHELTON (dir.)**  
*Le passeur* 30 (avril 2013), 48 p.  
*Le passeur* 31 (août 2013), 48 p.  
 Fédération québécoise du loisir littéraire.

DS

On ne sera pas surpris de retrouver des textes de dix-huit membres de la Société littéraire de Laval dans les deux premiers numéros virtuels de la revue revampée de la FQLL : les deux publications ont la même directrice littéraire. Notons que celle-ci a eu la bonne idée de faire imprimer en couleur un exemplaire pour chacun des auteurs. De plus, les revues de cette édition limitée sont numérotées et dédiées.

Le numéro 30 s'ouvre sur les textes lauréats de la dernière édition de l'ancien concours du loisir littéraire, non pas que



la FQLL ne remettra plus de prix, mais les règles ont changé. Au concours 2012 donc, NANCY R LANGE a remporté un troisième prix ex æquo pour son poème *Parfum de jardin*. DENIS-MARTIN CHABOT a quant à lui reçu une mention pour sa nouvelle LGBT : *Piano-bar*. Le jury était constitué de Françoise Belu, Caroline Legoux et Leslie Piché.

À la suite des textes lauréats, la section « Carnets d'écriture », un espace de création libre, tous genres confondus et non thématiques, propose dix-neuf textes dont quatorze de membres de la SLL. Il y a la poésie en vers libres de FRANÇOISE BELU, MARCELLE BISAILLON, FRANCE BONNEAU, ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER, VINCENT DIRAKA, MONIQUE JOACHIM, PIERRE MONDOU et GISLAINE ROGUET. Il y aussi un rondel (une poésie classique) de DIANE DESCÔTEAUX et des haïku de R A WARREN, des micronouvelles de LAURENT BERTHIAUME et CLAUDE DROUIN, des nouvelles de MONIQUE PAGÉ et DANIELLE SHELTON. Pour certains de ces auteurs, il s'agit d'une toute première publication. Dans les dernières pages de la revue, on trouve des présentations de livres de membres de la FQLL, non parus à compte d'éditeur ; sauf erreur, *Le passeur* est le seul média à promouvoir résolument l'autoédition et le compte d'auteur.

Le numéro 31 voit l'apparition d'une nouvelle section : « Souper-poésie ». Le contexte, expliqué en note de bas de page, est amusant. La FQLL a clos ses assemblées générales annuelles 2012 et 2013 par un sympathique souper-poésie en compagnie de FRANCINE ALLARD. On rapporte une complicité entre une convive émue et MARCELLE BISAILLON. Résultat : un poème de cette dernière, qui s'inspire du *dormeur du val* d'Arthur Rimbaud, et une nouvelle fort amusante de l'auteure invitée : *Proposition circonstancielle de comparaison* (p. 7).

La revue inaugure une autre section, les « Ateliers d'écriture ». Contexte : des membres collectifs (p. ex. le Camp littéraire de Baie-Comeau) et la FQLL offrent des ateliers ; les amateurs et les participants sont invités à expédier à la revue des textes créés au cours de ces activités de création littéraire. Les auteurs des textes retenus bénéficient ensuite d'un accompagnement éditorial personnalisé, menant à la publication. C'est ainsi qu'après un atelier de Micheline Duff offert à la FQLL, GINETTE BEAUSÉJOUR a vu sa micronouvelle *Le goût du café* paraître dans le numéro 31.

Dans les « Carnets d'écriture » du numéro 31, on lit la poésie de FRANÇOISE BELU, FRANCE BONNEAU, LISA D'AMICO et MONIQUE JOACHIM, des haïku de DIANE DESCÔTEAUX et une nouvelle de CLAUDE DROUIN.

Mentionnons en terminant le concours de mots croisés à thématique littéraire, dont le verbicruciste est R A WARREN.



**CLAUDE DROUIN**

*Passerelle ouest L'Assomption et autres lieux*

Claude Drouin éditeur, 2013, 124 p.

DS

Voici le septième livre publié en autoédition par Claude Drouin. Présenté dans la collection «Promenades et voyages au Québec », il s'agit d'un récit de voyage poétique, à la fois semblable et différent de son recueil oblong, *Dormir dans la mer* (recension Brèves 86). Semblable par les déambulations, différent par ses instantanés, des fragments qui s'offrent à la vue et se prolongent dans la tête et le cœur. En somme, le carnet de notes d'un poète qui aime la marche et la nature. Un genre qui n'est pas sans évoquer *L'écho de l'étroit chemin*, le journal de voyage quasi mythique de Bashô, figure majeure de la poésie japonaise du XVII<sup>e</sup> siècle. La même extrême attention à la nature. De l'intériorité. Extraits (p. 7, 15).

#### CICATRICE DE SUCRE

*L'Assomption, 6 février*

*Passerelle ouest. Superposés au fond blanc de la rivière gelée, les arbres, comme un casse-tête de lamelles.*

*Le temps, regardé sur fond de rien, c'est la même chose.*

*Quand il nous passe entre ses heures, c'est qu'il a coulé ; quand on le coince dans l'instant, il nous marque au fer.*

*Cicatrice de sucre aussitôt et vite fondu au four de l'oubli.*

*Parfois.*

#### BLEU ET POURPRE

*L'Assomption, 6 mars*

*Rue de L'Ange-Gardien. Autour du collège, ça sent l'étude, mais pas tellement.*

*L'amitié, surtout.*

\*

*Rue Saint-Étienne. Je marche plus lentement aujourd'hui parce qu'il y a un petit peu plus à voir sous le soleil.*

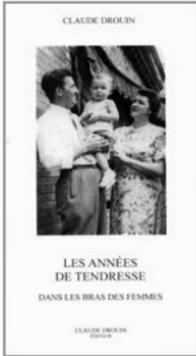
\*

*Lavaltrie.*

*Au quai, la glace est en éponge. L'île Hervieux est à nouveau inaccessible à pied.*

\*

*Combien de cailloux les enfants du monde ont-ils lancés dans l'eau ?*



CLAUDE DROUIN

*Les années de tendresse dans les bras des femmes*

Claude Drouin éditeur, 2013, 150 p.

DS

L'autobiographie n'est pas une fiction, du moins est-ce généralement l'opinion qu'on s'en fait. Dans ce premier volume de sa saga personnelle, intitulée *Les années de tendresse dans les bras des femmes* – quel titre inspirant ! –, Claude Drouin débute par une mise en garde du grand Flaubert : « L'autobiographie, qui paraît au premier abord le plus sincère de tous les genres, en est peut-être le plus faux. Se raconter, c'est se morceler, c'est mettre dans son œuvre la seule partie de soi-même que l'on connaisse... » Suit une dédicace : « aux femmes qui ont contribué aux fondements de ma personnalité. » Enfin, les premiers mots du récit nous submergent avec toute leur symbolique, leur poésie : « Ainsi, j'ai très vite compris que deux mondes opposés existaient : Maman et l'Absence. [...] Ailleurs qu'autour d'elle, il faisait froid et seul » (p. 2). Outre Maman, il y a « Caresse, sa mère ; Rire et Sourire, ses sœurs ; le laitier taciturne [le grand-père] et une souris blanche et menue, sa grand-mère maternelle » (p. 3, 4). Plus loin, on fait la rencontre de Vive, la fille de l'ogre, celle de Merveille, la bienaimée enseignante (p. 20). Lorsque l'on referme le roman, les yeux se portent sur la question formulée en quatrième de couverture : « Aurais-je pu aller plus loin dans la vérité des ruptures et peindre le détail des peines et des regrets ? Sans doute, répond l'auteur. J'ai plutôt privilégié une approche qui laisse au lecteur des trous à combler et des jugements à porter. »

Des trous, il y en a... Pas tellement dans la petite enfance, mais plus tard, le plus évident se situant entre les pages 32 et 33. Il y a là, sans préavis, un bond de la petite école au lit double. Sans repères temporels, la lecture désoriente. Comme dans ses autres livres, l'auteur sacrifie la trame dramatique sur l'autel de la poésie. Un choix qu'il assume. Le regard demeure tendre. L'écriture, belle. Il nous parle, un peu, de Clochette, la qualifiant de première épouse aux lèvres douces, qu'elle « partageait sans retenue » (p. 34). Mais l'était-elle vraiment ou s'agit-il d'un fantasme pré-pubère ? Au chapitre suivant, il est de retour à l'école, dans la cour de récréation, avec Picot, sa première « blonde ». L'histoire de cette idylle de prime jeunesse est écrite comme une nouvelle. En fait, le tout aurait pu être un recueil de nouvelles, la majorité des chapitres livrant des bribes d'une femme différente identifiée par un surnom : Princesse, Solo, Juliette, Noiraude, Jojo, Mimi, Snoopie, Hibou... Et le mot de la fin ? Une pensée pour un Curé de bon conseil !



**HÉLÈNE PERRAS**

*Un homme en sarrau blanc*

Carte blanche, 2013, 220 p.

DS

*Un homme en sarrau blanc* est sous-titré « Claude Martineau, pharmacien à Saint-Martin de 1953 à 1995 ». Il s'agit du mari de l'auteure, récemment disparu.

Dans son « devoir de mémoire » (p. 7), Hélène Perras a choisi de parler d'elle à la troisième personne, cherchant à s'effacer derrière l'homme de sa vie. Si le récit est empreint d'admiration et d'amour, il est avant tout la chronique d'une époque où les valeurs familiales et la responsabilité professionnelle déterminaient les rôles et construisaient la bonne réputation. Claude Martineau était un homme modèle : fidèle, honnête, travaillant, ambitieux, exigeant de lui plus encore que des autres. Ennuyeux ? Non ! certes non. Sous nos yeux se développe un nouveau quartier de Laval, après que sa vocation agricole eut été sacrifiée au début des années 1950.

Pour nourrir le récit, la femme du pharmacien a puisé dans leurs souvenirs communs avec une remarquable précision. Elle se souvient de quasiment tous les noms des acteurs de leur vie commune, des alliances des simples connaissances tout autant que de celles de la famille et des amis proches. À peine deux oublis dont elle s'excuse. Dans une recherche d'objectivité (elle écrit « afin d'éviter les écueils de mon envahissante subjectivité » – p. 5), puis « la mémoire des émotions doit être matée avant de permettre au discours d'émerger et de s'organiser » (p. 6), elle a fait appel aux souvenirs de son époux « qui en a couché des bribes sur papier » (p. 5) et elle a recueilli près de quarante témoignages. En cours de route, l'idée même qu'elle se faisait de son livre a évolué : elle voulait écrire le « *success story* » de son homme ; à la place, elle a tourné son projecteur « sur les témoins ». Leurs souvenirs croisés « sont devenus des faisceaux lumineux éclairant la tête des gens de l'époque. Têtes extraordinaires apparaissant au détour d'une anecdote. Ils n'en sont pas que les figurants, mais les acteurs vivants » (p. 6).

Dans les premiers chapitres, la chronologie des évènements rend la lecture agréable et facile. Le récit plein de retenue de la naissance de leur relation est à la fois rationnel et touchant : « Claude mesure six pieds et pour Hélène c'est la taille requise, comme dans les films. Il montre la retenue d'un garçon de bonne famille [...] Il est généreux malgré son maigre budget d'étudiant. [...] Claude ne s'emporte jamais [...] En compagnie, il ne prend jamais la place des autres, il ne dénigre jamais personne. [...] Tout à fait charmant, comment ne pas l'aimer ? »

(p. 27). Après la naissance de la deuxième fille, le récit fait des bonds, éclate dans diverses directions, va et vient. Hélène, épouse et mère, continue à épauler son mari derrière le comptoir pharmaceutique jusqu'en 1968 où elle décide de retourner aux études. Avec le temps, son époux s'y habituera et la soutiendra.

La majorité des photos de famille reproduites enrichissent le récit. Le lecteur sera d'accord avec l'auteure qui conteste la maxime clamant que « les gens heureux n'ont pas d'histoire » (p. 171).



**CLAIRE PELLETIER**

*Les déboires de la veuve*

Première chance, 2013, 124 p.

Tout d'abord, on se dit que cette auteure a voulu expérimenter l'écriture automatique en même temps que le genre surréaliste, dans une thématique gastronomique. L'idée est certes originale.

D'un côté, il y a une multitude de personnages rocambolesques plus ou moins associés au boire : la « pétillante » veuve

DS de Strasbourg, monsieur Bourgogne, monsieur Vodka, la dame de Jonquières « aux odeurs de brasserie » (p. 11), etc. De l'autre, il y a des légumes, des fruits, de la viande, une orgie de nourritures terrestres personnifiées : monsieur Bison, mademoiselle la Rataouille, madame la Bouillabaise, la demoiselle la Rouille, madame Safran, le duc de Fenouil, monsieur Radis, etc. Tout cela se mélange en cocktails et mariages de saveurs. Bref, un carnaval au pays de l'absurde ! À lire sans trop se poser de questions jusqu'au 3<sup>e</sup> tiers du livre. Il y a là un chapitre où personne n'a de nom et qui poétise joliment une naissance de têtes de violon (p. 81 à 83), un suivant, de la même inspiration, où de précieuses voyageuses incarnent les épices exotiques (p. 85 et 86), et un autre encore qui conte la légende du gombo (p. 91 et 92), et enfin celui – sorte d'inventaire de symboles –, de la cueillette des cerises (p. 97 et 98). Bien que dans la même veine, le journal intime de la citrouille, les confidences de l'artichaut et l'éloge du champignon et de la pomme semblent moins inspirés (p. 103 à 195). Ces contes auraient eu avantage, à notre avis, à être regroupés dans une deuxième partie sous un titre rassembleur, de manière à ne pas couper le souffle des premiers chapitres avant d'en arriver au tout dernier dans lequel les personnages allégoriques du début font une fête d'enfer dans la Vallée de la Loire. Jouissif, tout de même !



MARC MAILLÉ

*Silence! On tourne la page*  
MFR éditeur, 2012, 244 p.

DS

Troisième roman policier de l'auteur, *Silence! On tourne la page*, est une enquête du sergent-détective gai François Poliquet. Disons-le tout de suite, si le crime est en fin de compte une affaire liée à la sexualité, le thème LGBT (lesbienne, gai, bisexuel, transgenre) n'est exploité que dans le cadre des relations de travail et personnelles et ce, avec un naturel convaincant. En effet, aucun personnage ne subit de discrimination notable pour ce motif. Dans le milieu montréalais que décrit l'auteur, l'homosexualité du héros est largement acceptée, encore qu'« à l'euphorie de l'affirmation avait succédé par intermittence, au fil des interventions policières, le sentiment d'être méprisé ou moqué » (p. 94). Bien dosés, les quelques passages érotiques renforcent l'idée de la normalité. Les « méchants », eux, rivalisent de coups tordus : qui est le meurtrier ? Le lecteur a l'embarras du choix comme dans tout bon polar. Est-ce le faussaire, la voleuse, le pornographe, le serviteur pris en faute, la petite-fille à qui on donnerait le Bon Dieu sans confession, le trop modeste libraire, l'artiste rebelle, l'amie manipulée, le croquemort jaloux, l'épouse infidèle, la styliste obèse ? Les fausses pistes n'ont pas été négligées et il faut attendre le 26<sup>e</sup> chapitre pour entrevoir la bonne et commencer à relier les fils.

Saluons l'imagination de Marc Maillé : amusant et bien vu les surnoms du couple Vacuité et Clafoutis, tout comme la profession très d'actualité de cette dernière ! Notons aussi l'écriture travaillée et les informations culturelles et sémiologiques qui enrichissent le récit, sans en jeter plein la vue : il est notamment question de tableaux de maîtres volés au cours de la Seconde Guerre mondiale et d'un roman de Gaston Leroux, *Le Parfum de la dame en noir*, annoté par une sémiologue espionnée. Autre bonne idée : le héros, imparfait, enfreint la loi et, à la fois, se culpabilise et se justifie : « L'affaire de la carte de vœux saisie sans mandat refit bientôt surface. Steve tenta alors de protéger son collègue en corroborant les propos de François, qui se présentait comme victime de sa curiosité naturelle, mais Viger se montra inflexible. Il fallait que François payât pour sa bavure. » (p. 91) En revanche, l'intervention du couple de lesbiennes apparaît quelque peu rocambolesque, de même que la lettre d'adieu du richissime défunt. Si, au début de la lecture, on a un peu de mal à se situer au XXI<sup>e</sup> siècle, cette impression se dissipe progressivement pour peu qu'on s'abandonne au plaisir de l'intrigue.



## FRANÇOIS MERCIER

*Les rendez-vous secrets*

Nouvelle optique, 2009, 233 p.

DS

Ce roman n'est pas très récent mais comme il s'agit du dernier-né de cet auteur nouvellement membre de la Société littéraire de Laval, sa recension a sa place ici. Le talent s'expose sans artifice tant par la plume que le pinceau. François Mercier est romancier et peintre. Son roman LGBT est « universel », en ce sens que les hétéros apprécieront eux aussi l'histoire d'amour et d'amitié qui y est racontée. Aucun cliché flagrant, un érotisme discret, de la profondeur dans les sentiments, une honnête introspection, des relations qui évoluent normalement, des personnages attachants qui se déplacent sur l'échiquier de la vie, avec ses deuils incontournables, en somme des « choses qui dicent la conduite », des « souvenirs qui s'imposent par tranches de vie ». Avant d'entrer dans le récit, lire l'exergue, une citation de Gilles Vigneault : *Le temps que l'on prend pour dire je t'aime / c'est le seul qui reste au bout de nos jours*. Et la préface de Marcel Dubé, qui pose « la » question : *Qu'est-ce qu'un bon roman ?* Et répond : *C'est le récit d'une aventure inspirante*. Et c'est bien ce que le lecteur a en mains : « *Dans l'univers [de François Mercier], les passions sont rattachées à des bonheurs que l'on peut qualifier d'inoubliables !* »

En 1978, la chanson de l'été, c'était *La vie en rose*, interprétée par Grace Jones. Au *Ballon*, un bar gai de Québec, Félix invite Jean à danser. Ils vont « voler à la vie tout ce qu'ils pouvaient [s']approprié avant que l'habitude de l'amour ne s'installe entre [eux] » (p. 38-39). Très vite, ils développent un code secret (une métaphore incarnée dans un lapin et un raton laveur) et, épisodiquement, manifestent leur attachement à leur famille, notamment à la fratrie : « Gabrielle délaçait ses souliers, Alice terminait son thé, et Marie me cédait un coin de son coussin... » (p. 42) ; son frère René, « son double, comme le nommait Jean, faisait partie de sa vie, de son équilibre, de sa chair – j'aimais demeurer le témoin muet de leur affection » (p. 71). Deux ans plus tard, le couple s'installe au cœur du faubourg Saint-Jean-Baptiste, là « où les minoritaires étaient majoritaires », le genre de quartier où l'on pouvait « être heureux » (p. 54), où les « amis passaient sans s'annoncer » (p. 57), là où l'on pouvait faire le projet de remplacer un vieux hangar par un jardin. Bref, là où « on se sent comme chez soi » (p. 59), avec l'aide d'amis voisins et la complicité du propriétaire de l'immeuble, monsieur Forcier, « un homme qui parlait beaucoup mais qui aimait en silence » (p. 55). Et le roman se développe ainsi, sans faiblir, jusqu'à un matin de 2001, où « un vent de liberté est venu frapper à la fenêtre » (p. 230).



**MICHELINE DUFF**  
*Pour les sans-voix*  
volet 3 « Une place au soleil »  
Québec Amérique, 2013, 337 p.

DS

Une place au soleil est le troisième volet d'une série de romans regroupés sous le titre *Pour les sans-voix*. Qui sont-ils, les « sans-voix » de Micheline Duff et dans quels cadres a-t-elle choisi de faire évoluer ses personnages ? Dans le premier roman, « Jeunesse en feu », des enfants maltraités et des adolescents problématiques alimentent une trame policière en investissant à la fois le champ professionnel et la vie privée (*Brèves* 84). Dans le second, « Paysages éclatés », divers démunis, physiquement ou mentalement, sont secourus par une travailleuse sociale elle-même inquiète de sa fertilité (*Brèves* 86). Ce nouveau récit a pour héros un jeune homosexuel qui étudie en soins infirmiers et fait un stage auprès de personnes âgées. Il est également pianiste, à l'instar de la romancière.

Le livre s'ouvre sur une note de l'auteure (p. 11) expliquant que le premier chapitre (qui compte huit pages) n'est pas d'elle mais d'un lecteur, B.B., « inconnu mais fidèle à [lui] envoyer ses commentaires ». Elle explique que le Vincent de Bellefleur, sorti de son imagination, « aurait très bien pu [...] écrire ce récit pathétique ». L'histoire que raconte Micheline Duff a donc comme premier maillon ce témoignage véridique intitulé « Une croix de branches sur la neige », une image inspirée de la mort de François Paradis, l'amoureux de Maria Chapdelaine. Suit la confession d'un vieux directeur de collège qui cache son homosexualité par crainte de perdre la confiance de ses collègues et des parents, voire d'être soupçonné de pédophilie, une déviance malencontreusement associée aux gays. Il n'en conseille pas moins à Vincent de rencontrer un psy pour parvenir à s'accepter et à s'affirmer.

Les prochaines étapes seront l'incontournable confession aux parents, la classique sortie du placard, un samedi soir, dans un bar pour clientèle « exclusivement masculine », puis au sauna. Vincent se méprendra sur sa mère, croyant qu'elle pratique « la politique de l'autruche », il fera la rencontre du mauvais gars autour duquel rôde le sida, et plus tard, du bon, qui le délaissera, mais reviendra. Être infirmier étant véritablement sa vocation, il trouvera la force, même dans ses moments de déprime, de bien s'occuper de ses patients et s'attachera sincèrement à une vieille dame affligée d'un « fils au cœur de pierre » (p. 161). L'empathie de Vincent est telle qu'on se surprend à souhaiter un accompagnant comme lui quand notre heure viendra. Plusieurs verront dans les relations intergénérationnelles le fil conducteur le plus inspirant du roman.



GÉRALD LIZÉE  
*Le pacte Andromède Révélations*  
CyberConcept, 2013, 199 p.

HP

*Le pacte Andromède*, roman d'anticipation, d'action et de vision extra-terrestre, est l'œuvre d'un ingénieur informaticien, rêveur et poète à ses heures. La structure du roman est « ingénieuse », si on se permet le rapprochement ! Aux aventures intergalactiques secrètes du héros Pierre Grand'Maison, ingénieur et chercheur émérite, succèdent celles, terrestres, de sa petite-fille Lydia, gardienne d'un pendentif magique contenant une écosphère cristalline enfermée dans un morceau d'ambre. Suite à l'indiscrétion d'une revue scientifique, une nouvelle théorie de l'évolution – résultat de 30 années de recherche – est dévoilée au grand jour : la genèse de la vie sur Terre s'explique désormais par l'action d'un créateur externe de la planète Andromède. Ces révélations déclenchent la convoitise d'un mafieux international et nécessite la protection de la sécurité tant canadienne qu'américaine. L'action en 75 chapitres se déroule à Estérel, Montréal, Plattsburgh, New-York, Washington et Camp David. Comme le saint Graal, la quête du pendentif est le moteur de l'action qui se déroule sur quelques jours. En plus de communiquer verbalement, la mystérieuse pierre est reliée aux gemmes de notre planète, ce qui lui donne un net avantage sur les belliqueux antagonistes. Il s'ensuit un chassé-croisé de personnages bons et méchants où enlèvements, séquestrations, menaces, assassinats, fuites d'informations et pagaille médiatique occupent la plupart des épisodes. Au premier plan, la fameuse pierre intervient : elle informe verbalement les protagonistes et réussit à bernier le clan des mafiosi réduits au sauve-qui-peut. Sur l'invitation du Président américain, avec la collaboration de la pierre parlante nommée Chryst, du chercheur, de sa petite-fille et d'un certain Bryan, l'ONU crée un Conseil spécial et fonde les assises du Pacte Andromède. Parallèlement à l'action du roman, se développe une idylle qui procure au lecteur quelques scènes romantiques et une déclaration d'amour, bienvenues après toutes ces péripéties. Aussi bienvenu est le « *happy end* » réunissant les « bons » autour d'une table de choix au Bistro à Champlain de Ville d'Estérel.

Faute de formation adéquate, l'auteur de la recension s'empêche de rapporter ou de commenter la physique andromédienne des particules, les nanorobots moléculaires, les électrons, positrons et darkitrons. Sa formation en langue et littérature lui interdit, quoique à regret, d'assimiler ou encore de juger l'approche scientifique ou sa validité. Ce qu'elle sait, en revanche, c'est que Gérald Lizée n'a pas dit son dernier mot comme romancier : il a d'autres projets sur sa table de travail.



CÉCILE RACINE

*Moi, Éloïze*

coll. « Plumes au bout des doigts »

Book Edition, 2013, 321 p.

DS

En seize mois tout au plus, la vie d'Éloïze se colore à la manière des comédies sentimentales allemandes diffusées à la télé en après-midi. Ici, quelque chose de plus : une écriture fluide, des dialogues naturels, sans dramatisation surfaite. Cécile Racine laisse filer son histoire comme si ce n'était pas elle qui en tenait les rênes. Parallèlement, elle écrit des lettres (des vraies, pas des courriels) à ses proches et confie à son journal intime un résumé des événements récents davantage qu'elle ne l'explique d'un questionnement existentiel. Le mélange des genres est réussi. Tantôt, « elle », tantôt « je », Éloïze est une femme ancrée dans son temps et son territoire.

Que raconte-t-elle ? Comment elle a pris sa vie en mains et l'a dirigée vers le « *happy end* » parfait. Au fil des pages, elle va contribuer à l'épanouissement de plusieurs personnes gravitant autour d'elle, à moins que ce ne soit l'inverse. Elle a une amie avec qui prendre le « thé sur la terrasse » (p. 293), un fils qui « a toujours été pour [elle] une source de joie et de souci » (p. 307), un cousin qui découvre un « remède miracle », le bénévolat (p. 288), un fantôme que le théâtre amateur lui permettra d'exorciser (p. 56), une locataire en convalescence qui lui fait « un merveilleux cadeau » (p. 310), un amoureux italien que « dans [...] for intérieur, [elle a] déjà épousé » (p. 318) et un gîte de rêve à Oka, *La boîte de nuit*. Et maintenant, elle va réaliser un autre rêve : écrire un roman...

Cécile Racine a publié son livre à compte d'auteur chez un éditeur français qui propose une impression à la demande. Le problème, c'est que cette maison n'a pas fourni le support technique requis, pas même, semble-t-il des instructions minimales pour la mise en page. Il en résulte que le texte de Cécile Racine souffre d'une édition qui n'a pas été réalisée selon les règles de l'art. Si on pardonne ce défaut, le roman est une agréable lecture de vacances, voire une alternative romanesque à la psycho-pop. Tous les exemplaires ont été vendus : il y aura une réédition de qualité, c'est une promesse !



CÉCILE RACINE (coauteure)  
*C'est la faute de notre père*  
coll. « Plumes au bout des doigts »  
Book Edition, 2013, 198 p.

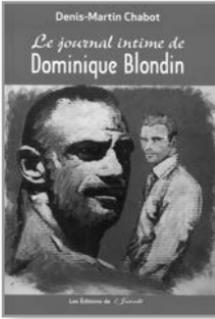
DS

Sous-titrée « une histoire inventée », *C'est la faute de notre père* est un roman à deux voix et deux personnages principaux. Paru dans la foulée de *Moi, Éloïze* (page ci-contre), il en a conservé les lettres et le journal intime, en évacuant les récits à la troisième personne. On se serait attendu à ce que l'une des auteures incarne Fabien, et l'autre Joëlle, mais la similitude des prosodies du demi-frère et de la demi-sœur réfute cette hypothèse. Cela aurait ajouté de la vraisemblance à la narration (quoique la trame dramatique n'en manque pas). Joëlle écrit des lettres à Fabien et se confie à son journal intime. Fabien écrit des lettres à Joëlle et à son défunt père, en variant les adresses selon l'émotion du moment : « cher père », « mon cher géniteur », « salut François », « salut mon vieux », etc. La stratégie, qui équivaut à tenir un journal, sonne probablement plus juste pour un personnage masculin. Des prénoms utilisés dans le premier roman de Cécile Racine sont réutilisés pour nommer d'autres personnages, créant un instant de confusion. Un fil d'Ariane plus convaincant entre les deux œuvres : le thème de l'inceste. Accessoire dans le premier écrit, au cœur du second. Le fils de l'Éloïze du roman à une voix, en couple avec sa demi-sœur Charlotte, explique qu'il tente ainsi de nier la double vie de son père. Dans le roman à deux voix, Joëlle cherche son père en Fabien (« tu ressembles tellement à papa » – p. 195). Deux couples que l'impossibilité d'avoir ensemble un enfant mènera à la rupture. Enfreindre ce tabou n'est pas un péché mais une renonciation à procréer.

Revenons au style de l'écriture. Les deux voix fondues ont créé des personnages qui ne se comprennent pas. Les mots mal interprétés de leurs échanges épistolaires les blessent plus qu'ils n'éclairent leurs sentiments. Par exemple : « J'ai naïvement cru que nous voulions la même chose... Contrairement à ce que tu crois, je ne pense pas qu'à moi. » (p. 184, 185).

Bref, un roman moins lumineux que *Moi, Éloïze*, mais lui aussi intéressant. La coauteure est Marie-Michelle Gagné.

ACCÈS À DES RESSOURCES TECHNIQUES DE RÉDACTION,  
CORRECTION ET MISE EN PAGE / CONVERSION EN EPUB /  
PRODUCTION DE VIDÉOS PROMOTIONNELLES / SÉANCES DE  
DÉDICACES DANS LES SALONS DU LIVRE / PROMOTION / VENTE...



**Denis-Martin Chabot**  
*Le journal intime de Dominique Blondin*,  
L'Interdit, 2013, 251 p.

DS

Signé Denis-Martin Chabot, *Le journal intime de Dominique Blondin* est un faux roman épistolaire. L'astuce mérite notre attention. Tout au long, le narrateur s'adresse au lecteur après lui avoir indiqué dans la préface qu'il a fouillé dans ses anciens journaux intimes et ses albums de photos pour raconter son histoire. Il peut ainsi le faire sans se priver d'introduire des sous-titres et des dialogues. Bref, il s'agirait d'un roman classique n'eût été sa thématique gaie et son écriture explicitement érotique.

Denis-Martin Chabot publie pour la première fois à l'Interdit, une maison d'édition spécialisée dans les ouvrages érotiques. *Le journal intime de Dominique Blondin* est illustré par Yvon Goulet, artiste réputé dans le milieu gai. Textes et images sont tout autant explicites les uns que les autres. Si, à l'instar de l'auteur, le héros est homosexuel et journaliste, les missions de reportage à l'étranger de ce dernier sont des occasions de nouvelles rencontres exotiques. Le tout se résume en une succession d'apprentissages accélérés des pratiques sexuelles entre mâles, lesquels débudent avant que ne plane l'ombre du sida. Chanceux, Dominique Blondin est épargné par la maladie, de même que tous ses flirts et amoureux. C'est l'homophobie qui fera une victime parmi les amants du héros, tandis que les conventions sociales amèneront quelques autres de ses partenaires à former un couple hétérosexuel forcément boiteux. À la fin, le héros a atteint l'âge mûr sans véritablement changer sa façon de vivre. Dominique Blondin, lit-on en quatrième de couverture, s'abandonne « à de savoureux délices » et veut les « perpétuer à jamais en ne vibrant que pour chaque instant de jouissance ».

Au moment où le film *Dallas Buyers Club* de Jean-Marc Vallée est projeté sur nos écrans, un personnage secondaire du roman de Chabot retient l'attention : Angie, un travesti en processus de transsexualité (p. 154, 155).

*L'élégante travestie, qui fait tourner les têtes et jalouser les femmes, passe la moitié de ses journées en robe et talons hauts. Habituellement, elle redevient un homme en soirée pour ses deux enfants dont elle a la garde. Angie estime qu'ils sont trop jeunes pour comprendre. [...]*

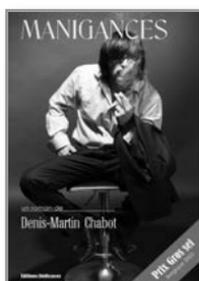
*Angie est conseillère à l'Office de la lutte à la discrimination du Mexique. Elle a apporté un dossier*

rempli de statistiques sur les agressions des forces de l'ordre, la violence gratuite et la persécution familiale.

Mais pourquoi écrire un tel livre ? La réponse est donnée par Dominique Blondin lui-même, dans la préface : « À vous de vous délecter de ces aventures et même d'essayer de les reproduire en les adaptant, toutefois, à la réalité d'aujourd'hui, en insistant sur le port du préservatif. » (p. 10) Il va sans dire que ce roman est destiné aux lecteurs gais. Encore que, par curiosité...



Dans son numéro 84, *Brèves* avait recensé *Histoires du Village*, la suite romanesque LGBT de DENIS-MARTIN CHABOT, qui venait d'être rééditée en version numérique après une publication à Paris, aux Éditions Textes Gais. Voici que le premier roman de la série, « Manigances », revit sous une nouvelle couverture aux Éditions Dédicaces. Le livre avait reçu le Prix Gros sel, en Belgique.



**Diane Landry**

« Caisse »  
dans *Main blanche*  
vol. 18 no 3, 48 p., p. 14

Dans le numéro de l'été 2013 de *Main blanche*, la revue littéraire des étudiants et étudiantes de l'UQÀM, le Popeye de la couverture donne son ton à un éditorial déjanté. Il y est notamment question du

DS papier peint de *La Petite Vie*, le téléroman entré par la grande porte au Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières. Désormais, écrit Simon Laperrière dans sa préface, « tout objet est porteur d'un savoir méritant d'être mis en valeur » (p. 10).

Un peu en marge, Diane Landry propose une micronouvelle « écologique » qui illustre nos contradictions : « Caisse ». Réduire nos déchets, recycler, oui ! mais jusqu'à quel point ? La revue elle-même ne ménage ni le papier ni nos yeux : les caractères sont tout petits, huit des pages imprimées ne livrent qu'un titre et dix-neuf des quarante-huit pages sont vierges. Mais le tout est un bel « objet ».



LISE BONNEVILLE  
*Novella et nouvelles  
de la Révolution tranquille*  
Les Francophiles, 2013, 105 p.

DS

Après *Quoi de neuf au village ?*, un premier recueil de nouvelles paru en 2011, Lise Bonneville récidive avec *Novella et nouvelles de la Révolution tranquille*. Du village québécois fictif des années 1950, elle fait un saut dans les communes des années

1960. Sa brève mise en contexte met la table : « ... en l'espace de dix ans, le Québec a traversé des étapes que des populations vivant ailleurs ont eu du mal à franchir en deux ou trois générations. // Toutes ces transformations ne se sont pas effectuées sans heurts. Les gens conformistes ont supporté difficilement les effets de la Révolution tranquille sur les individus ; certains en ont profondément souffert, le plus souvent sans l'avouer. Il n'est pas exagéré de croire que le fossé toujours existant entre les générations s'est creusé plus profondément durant cette décennie qu'en toute autre période dont notre histoire a parlé. » (p. 8, 9)

Mis à part « Lui ou moi », la nouvelle d'à peine quatre pages du début (intéressante mais semble-t-il, parachutée), les trois autres qui constituent le recueil ont pour thème unificateur le phénomène des communes.

« Peace and love » s'ouvre sur les considérations socio-philosophiques dans lesquelles cette époque idéaliste était immergée : le partage de l'amour et de la terre. Dans l'une des communes de Sainte-Cunégonde, un groupe de *baby-boomers* privilégiés jonglent avec les responsabilités et les plaisirs de l'expérience. Lorsque le noyau en voie d'éclatement fait son bilan, le mot de la fin revient à Céline : « ... prendre un bon livre et le lire pendant quatre ou cinq heures sans être dérangé, ça vaut de l'or. [...] ... les vacances sans le téléphone, c'est l'antichambre du bonheur. » (p. 32)

« La Commune brûle » n'est pas sans évoquer le béguinage européen du XII<sup>e</sup> siècle. Une communauté de femmes devient suspecte du fait de leur indépendance et de la présence de nombreux enfants dont les pères sont absents. Un incendie accidentel, qui ravage maison et bâtiments, relègue les indignés à l'arrière-plan et un vent de solidarité souffle sur le village.

Comme un bon film de chassé-croisé de personnages, « L'étonnant retour d'Évelyne Leduc » visite la Commune qui a brûlé. Ici, la nouvelliste traite un sujet incontournable de la Révolution tranquille, le défroquage massif des prêtres et des religieuses. L'illustration de la distance entre la liberté morale relative des hommes et l'abnégation des femmes est éloquent.